



Nouveau Journal des Dames.
Rue Meslée, N. 28.

Robe de cachemire, corsage et manches ornés de chefs en cachemire, l'apeau demi paré en étoffe Iris.

NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.



MODES.

» ON ne vous tient pas compte de vos malheurs, disait hier un homme sensé, qui calculait avec sa raison les positions déchirantes où peuvent vous placer tel ou tel événement de la vie; vous devez, me dit-il, traiter un sujet qui contraste avec la situation de votre ame; votre cœur est encore brisé par la douleur; cependant il faut avoir la force de suspendre vos regrets, de vous arracher à la tristesse de vos pensées; il faut, pour un instant, repousser jusqu'à ces touchans souvenirs devenus votre plus douce consolation; vous devez écrire votre article *Modes*... Eh bien! je remplirai ma tâche; mais on voudra bien me permettre de ne tracer aujourd'hui que des costumes de deuil tels qu'ils viennent d'être exécutés par une de nos plus célèbres couturières.—

Mes idées, encore enveloppées d'un crêpe funèbre, s'arrêteront plus facilement sur les détails d'une mode qui offre quelques rapports à ma position actuelle.

M^{me}. G... nous a fait voir une robe en crêpe lisse, doublée de satin noir : des feuillages en satin, liserés de torsades en crêpe, formaient trois rangs de garnitures : le corsage à demi-guimpe, était marqué par des feuillages d'une moindre dimension, qui partant de l'épaulette venaient se joindre en pointes sur le devant et le derrière de la robe : un réseau de jais noir formait le fond d'un turban, dont le devant était en crêpe lisse et surmonté d'un esprit teint en noir.

Une jolie robe, en agathine gris perle, était garnie de trois rangs de torsades et d'une frange en jais noir : le corsage, fait à la prisonnière, était orné de petits brandebourgs en jais ; les crevés des manches étaient liserés par une gance en jais. Un petit chapeau en velours gris plein, surmonté d'une touffe de grandes plumes plates grises panachées légèrement en noir vers l'extrémité, devait compléter l'élégance de ce joli costume. Nous avons vu beaucoup d'autres choses charmantes dont nous rendrons compte dans le n^o. prochain ; entre autres, un chapeau à la *Clari*, dont on nous a permis de dessiner le modèle.

D. T.

LES DIX NOUVELLES,

OU

LES JEUNES PERSONNES A LEUR ENTRÉE DANS LE MONDE ;

Par M^r. Charles Choquet (1).

S'IL est, dans la vie des jeunes personnes, une époque qui influe puissamment sur leurs destinées futures, c'est, sans contredit, celle où leur ame, sortant de l'engourdissement de l'enfance, voit s'ouvrir devant elle une carrière nou-

(1) Cet ouvrage se vend chez Genets jeune, libraire, rue Dauphine, n^o. 14, et chez tous les libraires du Palais-Royal. — 2 vol. in-12. Prix : 6 francs.

velle; où leur esprit, usant des facultés qui lui ont été départies, commence à réfléchir et à se former des opinions; où leur cœur, déjà susceptible d'émotions, est exposé, par son inexpérience, à des dangers sans cesse renaissans. C'est donc aussi à cette époque qu'il convient de mettre les jeunes personnes en garde contre les séductions du vice, et de les éclairer sur tout ce qui peut gêner en elles les heureux dons de la nature, ou détruire l'effet des bons principes que l'on a pris soin de leur inculquer. Mais, pour parvenir à ce but, la morale toute nue serait insuffisante; il est nécessaire de la revêtir de formes attrayantes; de ne présenter aux yeux des jeunes personnes que des peintures agréables, et de leur inspirer l'émulation de la vertu, en leur offrant des modèles qu'elles puissent être fières d'égaliser.

Così a l'egro fanciul porgiamo aspersi
 Di soave licor gli orli del vaso :
 Succhi amari ingannato intanto ei beve
 E da l'inganno suo vita rieve. (1)

Les choses qui font image ou qui frappent fortement les sens, se gravent presque toujours d'une manière ineffaçable dans l'esprit des jeunes gens; tandis que les froides théories de la raison font difficilement sur eux des impressions durables. L'auteur des *Dix Nouvelles* a parfaitement senti cette vérité, et loin d'entasser paroles sur paroles pour prouver les avantages de la vertu, il la met, pour ainsi dire, en action, et rend palpable, de cette manière, la nécessité d'en observer toujours les lois. La morale qu'il prêche est douce et pure, et pénètre jusqu'à l'ame, par le chemin du cœur. Ce mérite n'est pas d'ailleurs le seul qui distingue les *Nouvelles* de M. Choquet : elles unissent encore à la facilité d'un style toujours élégant, une peinture exacte de quelques scènes du monde, une grande finesse dans la manière dont la plupart des caractères sont présentés, et un grand nombre de réflexions judicieuses.

Parmi les dix *Nouvelles* qui composent le recueil et qui toutes offrent un égal intérêt, nous en avons particulièrement

(1) Ainsi nous présentons à un enfant malade un vase dont les bords sont abreuvés d'une douce liqueur : l'enfant trompé boit les sucres amers, et doit la vie à son erreur.

remarqué trois qui nous ont semblé devoir mériter la préférence sur les autres : le *Bal masqué*, l'*Orpheline* et le *Choix d'un époux*.

L'idée de la première, quoi qu'ingénieuse, n'est pas nouvelle; c'est une jeune personne que l'on guérit de son penchant naissant à la coquetterie, en la livrant au milieu d'un bal masqué, aux sarcasmes et aux plaisanteries amères de masques inconnus. Toutefois la grâce et la légèreté des détails doivent faire pardonner à l'auteur le petit tort de s'être servi d'un moyen déjà connu.

La seconde est d'un genre tout-à-fait différent : le fond en est triste. Elle n'a pas, comme la première, le but direct de garantir les jeunes personnes d'un défaut quelquefois naturel à leur sexe; elle est au contraire destinée à développer le germe d'une qualité que chacune d'elles possède à un degré plus ou moins grand; c'est-à-dire, la compassion pour le malheur. L'auteur, sans employer aucune situation forcée, a su répandre l'intérêt le plus vif sur son Orpheline; il a, de plus, fort bien saisi et tracé un caractère malheureusement trop commun dans le monde; celui de ces gens, à *sensibilité passagère* qui, vous voyant dans le malheur, paraissent n'avoir rien de plus pressé que de vous en tirer, et qui, dès que vous les avez quittés, oublient, en se replongeant dans le tourbillon de la dissipation et du plaisir, les promesses qu'ils vous ont faites.

Le choix d'un époux, qui termine naturellement le recueil publié par M. Choquet, est, à notre avis, la meilleure de ses *Dix Nouvelles*. Elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de la variété et de l'intérêt, et la vérité avec laquelle sont dessinés les caractères de la plupart des personnages qui y figurent, dénote, dans l'auteur, un talent non moins souple à peindre les nuances qui les distingue, qu'habile à les observer.

P. T.

LA JEUNE FILLE MOURANTE.

CUEILLEZ la rose blanche au penchant des montagnes;

Arrachez le cyprès, ornement du cercueil;

Préparez l'eau sacrée, ô mes jeunes compagnes!

Sans effroi je verrai tous vos apprêts de deuil.

Pourquoi cacher vos pleurs ? Éloignez-moi ce voile ;
 Vous qui m'aimiez, pleurez... c'est mon dernier bonheur.
 Hâtez-vous, car bientôt, sous la funèbre toile,
 Votre main vainement, ira chercher mon cœur.

L'airain frémit ; déjà sa voix lente et sonore
 Annonce mon passage aux palais éternels ;
 Aujourd'hui vous pleurez... j'étais si jeune encore ;
 Priez pour moi demain, aux pieds des saints autels.

Qu'un tombeau de gazon s'élève sur ma cendre ;
 Venez-y quelquefois répandre quelques pleurs.
 Là, vous m'appellerez, et vous croirez m'entendre ;
 Là, vous croirez me voir riant entre les fleurs.

Venez ; je vois s'ouvrir ma céleste demeure ;
 Approchez-vous encore... donnez-moi votre main...
 Comme moi, puissiez-vous, à votre dernière heure,
 Sourire à des amis, et mourir sur leur sein !

M^{me}. M. D'AVOT.

VARIÉTÉS.

N'A pas qui veut l'art de vieillir ; quelques rides naissantes, des cheveux blancs, tristes avant-coureurs de l'automne d'une femme, lui donnent toujours à réfléchir. J'avais vu ces présages fâcheux, et voulant les bannir de ma pensée, j'en parlais avec indifférence, à ce que je croyais ; mon sourire avait quelque chose d'amer que le souvenir de mes belles années puisait dans mon cœur ; je crois même que j'allais soupirer, quand une bonne vieille, qui filait gaîment, fixa mon attention : sa cornette bien blanche, ses chansons, ses dernières années exemptes de tristes infirmités, me firent lui demander si elle ne regrettait rien du passé... rien, me dit-elle, absolument rien... J'ai fait mon tems, et maintenant je raconte ce qui me plaisait dans mes jeunes années ; peut-être eussai-je été une vieille insupportable, sans une chatte qui me donna des leçons. — *Miquette* avait dix ans, et c'est un bel âge de chat. La dernière année de sa vie avait encore été féconde ;

deux chatons jumeaux étaient les fruits des dernières amours de *Miquette* : elle les allaita avec sa tendresse accoutumée ; mais quand elle vit les jeux de leur enfance , elle ne put supporter leur joie ni leurs bonds. Ce n'était que gronderies et coups de griffes ; souvent elle s'élançait du coin solitaire de la cheminée (lieu où elle entretenait d'ordinaire ses ennuis) pour se jeter sur ses enfans remplis de gentillesse. Alors les jeux cessaient , et chacun allait tristement dormir à l'abri de sa mauvaise humeur. Bientôt *Miquette* fut délaissée ; son caractère s'en aigrit ; les jambes de quiconque approchait du feu recevaient ses égratignures qu'elle dispensait auparavant à ses enfans ; enfin , elle devint tellement insurportable , qu'un garçon de la ferme , qui mainte fois avait ressenti sa griffe , la porta à la rivière et se débarrassa par là d'une chatte inutile. On l'eût laissée mourir paisiblement , peut-être , si elle eût été bonne , et sans sa vieillesse importune , elle aurait comptée encore quelques beaux jours . . . Cela me fit réfléchir , et je pris mon parti. Quand je souffre , je me tais , et quand les maux de l'âge qui m'accablent me laissent quelques bons loisirs , j'en profite pour conter , chanter et rire. On me recherche dans le village , et je descendrai dans la tombe avec les regrets de ceux que j'amuse par mes récits.

M^{lle}. FURET.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1^{re}. Représentation de *La Fontaine chez Madame de La Sablière*.

Bastien aime Colette , Colette aime Bastien ; Dumont , fermier de M^{me}. de La Sablière et père de Bastien , ne veut pas plus marier son fils avec la fille d'un jardinier , qu'une duchesse ne se sentirait disposée à donner la sienne à un roturier. Au village comme à la ville , on craint les mésalliances : un certain marquis de Merville a trouvé la jeune Colette à son gré , et prétend avec raison que l'amour rapproche les rangs et les distances. Cependant il n'entre pas trop dans ses intentions de l'épouser , et Colette lui répond comme toute

jeune fille du village devrait répondre aux Messieurs de la ville, qui leur parlent de trop près. M^{me}. de La Sablière, chez qui se passe la scène, a entrevu l'amour des deux jeunes paysans, et les dispositions du marquis; elle surprend même ce dernier voulant donner un baiser à Colette, qui se défend de son mieux. Colette, interrogée sur le sujet de certaine affliction, répond naïvement qu'elle aime; mais comme le marquis est présent, elle tait le nom du préféré. M^{me}. de La Sablière continue son interrogatoire; le marquis est sur les épines, à chacune des réponses de la fille du jardinier; car elle déclare qu'elle ne croit jamais pouvoir épouser celui qui possède son cœur. Il est riche et puissant; le marquis pense avoir été pris au mot par la jeune paysanne, qui le tire d'embarras en nommant Bastien. Le marquis infatué de son mérite, et s'imaginant que c'est une ruse de Colette, trouve que la petite ne s'en est pas mal tirée. M^{me}. de La Sablière le détrompe totalement dans la scène suivante: la conversation tombe sur La Fontaine dont elle est inquiète; le marquis ne conçoit pas l'engouement de M^{me}. de La Sablière pour La Fontaine:

Ce que vaut La Fontaine, il faut le deviner,

répond celle-ci. Au reste, il faudrait pouvoir citer cette scène en entier, pour donner au lecteur une idée de la facilité et du charme du dialogue.

Le bonhomme arrive enfin; il vient de tracer les premiers vers de la charmante fable des Deux-Pigeons; et, tout entier à son sujet, il n'aperçoit pas le marquis et M^{me}. de La Sablière qui jouissent de sa distraction. On lui adresse la parole; il sort de sa rêverie, est enchanté de trouver son amie; mais en même-tems il en est étonné.

Par quel hasard ici tous deux nous trouvons-nous.

Madame de La Sablière lui fait comprendre qu'il est assez facile de rencontrer les gens chez eux. Pour La Fontaine, il arrive de Château-Thierry; il est parti de grand matin, et selon son habitude, son esprit a travaillé; il faisait quelques vers:

Mon esprit, en rimant, s'égarait, (dit La Fontaine.)
 Mon cœur, à mon insçu, songeait à vous sans doute,
 Puisque votre château s'est trouvé sur ma route.

Mais qu'allait faire La Fontaine à Château-Thierry? Voir sa femme, qu'il n'a pas vue comme chacun sait, et placer trois mille francs qu'un débiteur honnête homme lui a remis : il rapporte son argent. Après quelques détails, il s'éloigne sans dire un mot, pour achever sa fable. La fable terminée, il rentre en scène, et il est abordé par les deux jeunes gens, qui, connaissant l'amitié de M^{me}. de La Sablière pour le bonhomme, le chargent d'intercéder pour eux. La Fontaine fera plus, il ira voir Dumont. Comme il se rend chez lui, Dumont arrive, et répond si brusquement à notre fablier, que bientôt son éloquence est à bout. Heureusement il se rappelle un dernier et puissant argument : les trois mille francs qu'il a sur lui, serviront de dot à Colette; Dumont, séduit par des raisons si convaincantes, le prend pour un grand seigneur, et accorde tout ce qu'on veut. M^{me}. de La Sablière et le marquis écoutaient depuis quelques instans; ils avaient deviné, à l'air embarrassée de La Fontaine, qu'il se trouvait mêlé dans quelqu'intrigue. Au spectacle noble et touchant qu'ils ont sous les yeux, ils paraissent, et joignent quelques milliers de pistoles au denier du poète; les jeunes gens sont mariés et le rideau tombe. On a vu par l'analyse exacte que nous venons de donner, que l'intrigue de cette pièce est légère, ou plutôt simple comme le bonhomme; mais elle est semée de traits si heureux; le caractère de La Fontaine est si bien peint, que le public, passant sur le fond, a accueilli la forme. Ce petit ouvrage, constamment applaudi, pendant tout le cours de la représentation, n'est point de M. Naudet, le professeur, comme quelques personnes paraissent le croire; mais de M. Naudet, capitaine à l'école d'état-major. Si, comme on le dit, l'esprit et le caractère des auteurs se retrouvent dans leurs productions, M^r. Naudet doit être un excellent et aimable homme. Saint-Fal a été parfait dans le rôle de La Fontaine, le personnage principal; mais il a été secondé par Mlle. Leverd, Firmin, Cartigny, Mlle. Valette et Menjaud.

Plus tard nous parlerons de *Falkland*, qu'on a écouté avec intérêt.

A. D.

